

J'enseigne là-dessus une nouvelle route :  
C'est le bien des mortels ; que tout mortel m'écoute.

J'ai fait voir ce que croit l'école et ses suppôts :  
On a laissé long-temps leur erreur en repos.  
Le quina l'a détruite , on suit des lois nouvelles.  
Arrière les humeurs, qu'elles pêchent ou non,  
La fièvre est un levain qui subsiste sans elles :  
Ce mal si craint n'a pour raison  
Qu'un sang qui se dilate, et bout dans sa prison.

On s'est formé jadis une semblable idée  
Des eaux dont tous les ans Memphis est inondée.  
Plus d'un naturaliste a cru  
Que les esprits nitreux d'un ferment prétendu  
Faisoient croître le Nil, quand toute eau se renferme  
Et n'ose outrepasser le terme  
Que d'invisibles mains sur ses bords ont écrit.  
Celle-ci seule échappe, et dédaigne son lit :  
Les nymphes de ce fleuve errent dans les campagnes,  
Sous les signes brûlants, et pendant plusieurs jours.  
D'où vient, dit un auteur, qu'il enfle alors son cours ?  
Le climat est sans pluie ; on n'entend aux montagnes  
Bruire en ces lieux aucuns torrents :  
En ces lieux nuls ruisseaux courants  
N'augmentent le tribut dont s'arrosent les plaines.  
Si l'on croit cet auteur, certain bouillonnement  
Par le nitre causé fait ce débordement.  
C'est ainsi que le sang fermente dans nos veines,  
Qu'il y bout, qu'il s'y meut, dilaté par le cœur.

Les esprits alors en fureur  
Tâchent par tous moyens d'ébranler la machine.  
On frissonne, on a chaud. J'ai déduit ces effets  
Selon leur ordre et leurs progrès.  
Dès qu'un certain acide en notre corps domine,  
Tout fermente, tout bout, les esprits, les liqueurs ;  
Et la fièvre de là tire son origine  
Sans autre vice des humeurs.  
Que faisoient nos aïeux pour rendre plus tranquille  
Ce sang ainsi bouillant ? ils saignoient, mais en vain :  
L'eau qui reste en l'éolipyle  
Ne se refroidit pas quand il devient moins plein.  
L'airain soufflant fait voir que la liqueur enclose  
Augmente de chaleur, déchue en quantité :  
Le souffle alors redouble, et cet air irrité  
Ne trouve du repos qu'en consumant sa cause.  
Du sentiment fiévreux on tranche ainsi le cours ;  
Il cesse avec le sang, le sang avec nos jours.

Tout mal a son remède au sein de la nature.  
Nous n'avons qu'à chercher : de là nous sont venus  
L'antimoine avec le mercure,  
Trésors autrefois inconnus.  
Le quin<sup>1</sup> règne aujourd'hui : nos habiles s'en servent.  
Quelques-uns encore conservent,  
Comme un point de religion,  
L'intérêt de l'école et leur opinion.  
Ceux-là même y viendront ; et désormais ma veine  
Ne plaindra plus des maux dont l'art fait son domaine.

<sup>1</sup> Précédemment il y a le *kin*. Cette variation existe aussi dans l'édition originale.



Peu de gens, je l'avoue, ont part à ce discours :  
 Ce peu c'est encor trop. Je reviens à l'usage  
 D'une écorce fameuse, et qui va tous les jours  
 Rappeler des mortels jusqu'au sombre rivage.  
 Un arbre en est couvert, plein d'esprits odorants,  
 Bas de tige, étendu, protecteur de l'ombrage :  
 Apollon a doué de cent dons différents  
 Son bois, son fruit et son feuillage.  
 Le premier sert à maint ouvrage ;  
 Il est ondé d'aurore; on en pourroit orner  
 Les maisons où le luxe a droit de dominer.  
 Le fruit a pour pepins une graine onctueuse,  
 D'ample volume, et précieuse :  
 Elle a l'effet du baume, et fournit aux humains,  
 Sans le secours du temps, sans l'adresse des mains,  
 Un remède à mainte blessure.  
 Sa feuille est semblable en figure  
 Aux trésors toujours verts<sup>1</sup> que mettent sur leur front  
 Les héros de la Thrace et ceux du double mont<sup>2</sup>.  
 Cet arbre ainsi formé se couvre d'une écorce  
 Qu'au cinnamome on peut comparer en couleur<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> C'est-à-dire aux feuilles de laurier.

<sup>2</sup> C'est-à-dire les guerriers et les poètes : Apollon et le dieu Mars étoient également couronnés de lauriers.

<sup>3</sup> Ce n'est que depuis un petit nombre d'années que les botanistes ont bien fait connoître les diverses espèces du genre des quinquinas; et malgré leurs travaux, il existe encore une très-grande incertitude pour déterminer les espèces auxquelles appartiennent les noms de ces plantes que l'on vend dans le commerce, et pour distinguer les meilleures. Voici les indications que donnoient à ce sujet les gens de l'art du temps de La Fontaine : « Il faut choisir les écorces noires par-dehors, et de couleur de camelle par-dedans. Le moins bon a l'écorce blanche par-dehors et jaunâtre par-dedans. Les petites écorces, particulièrement celles

Quant à ses qualités principes de sa force,  
 C'est l'âpre, c'est l'amer, c'est aussi la chaleur.  
 Celle-ci cuit les suc de qualité louable,  
 Dissipe ce qui nuit ou n'est point favorable;  
 Mais la principale vertu  
 Par qui soit ce ferment dans nos corps combattu,  
 C'est cet amer, cet âpre, ennemis de l'acide,  
 Double frein qui, domptant sa fureur homicide,  
 Apaise les esprits de colère agités.  
 Non qu'enfin toutes âpretés  
 Causent le même effet, ni toutes amertumes :  
 La nature, toujours diverse en ses coutumes,  
 Ne fait point dans l'absinthe un miracle pareil;  
 Il n'est dû qu'à ce bois, digne fils du Soleil.

De lui dépend tout l'effet du remède;  
 Seul il commande aux ferments ennemis,  
 Bien que souvent on lui donne pour aide  
 La centaurée, en qui le ciel a mis  
 Quelque âpreté, quelque force astringente,  
 Non d'un tel prix, ni de l'autre approchante,  
 Mais quelquefois fébrifuge certain.  
 C'est une fleur digne aussi qu'on la chante;  
 J'ai dit sa force, et voici son destin.  
 Fille jadis, maintenant elle est plante.  
 Aide-moi, Muse, à rappeler  
 Les fastes qu'aux humains tu daignas révéler.

« de la racine, sont les plus excellentes : on les connoit par de petites lignes dont elles sont traversées. » *Les admirables Qualités du kinkina*, 1694, in-12, pag. 29. (W.)



On dit, et je le crois, qu'une nymphe savante  
 L'eut du sage Chiron, et qu'ils lui firent part  
 Des plus beaux secrets de leur art.  
 Si quelque fièvre ardente attaquoit ses compagnes,  
 Si, courant parmi les campagnes,  
 Un levain trop bouillant en vouloit à leurs jours,  
 La belle à ses secrets avoit alors recours.  
 Il ne s'en trouva point qui pût guérir son ame  
 Du ferment obstiné de l'amoureuse flamme.  
 Elle aimoit un berger qui causa son trépas.  
 Il la vit expirer, et ne la plaignit pas.  
 Les dieux pour le punir en marbre le changèrent.  
 L'ingrat devint statue; elle fleur, et son sort  
 Fut d'être bienfaisante encore après sa mort;  
 Son talent et son nom toujours lui demeurèrent.  
 Heureuse si quelque herbe eût su calmer ses feux!  
 Car de forcer un cœur il est bien moins possible :  
 Hélas! aucun secret ne peut rendre sensible,  
 Nul simple n'adoucit un objet rigoureux;  
 Il n'est bois, ni fleur, ni racine,  
 Qui dans les tourments amoureux  
 Puisse servir de médecine.

La base du remède étant ce divin bois,  
 Outre la centaurée on y joint le genièvre<sup>1</sup>;  
 Foible secours, et secours toutefois.

<sup>1</sup> Le chevalier Talbot, soit pour déguiser le secret de son remède, soit pour en augmenter l'efficacité, mêloit au quinquina les fleurs de la petite centaurée, et un sel extrait de cette plante; il y mêloit encore de la graine de genièvre, et beaucoup d'autres médicaments dont on trouvera l'énumération dans l'ouvrage intitulé *Les admirables Qualités du kinkina*, pag. 123 à 127. (W.)

De prescrire à chacun le mélange et le poids,  
 Un plus savant l'a fait : examinez la fièvre,  
 Regardez le tempérament;  
 Doublez, s'il est besoin, l'usage de l'écorce;  
 Selon que le malade a plus ou moins de force,  
 Il demande un quina plus ou moins véhément.  
 Laissez un peu de temps agir la maladie :  
 Cela fait, tranchez court; quelquefois un moment  
 Est maître de toute une vie.  
 Ce détail est écrit; il en court un traité.  
 Je louerois l'auteur et l'ouvrage :  
 L'amitié le défend, et retient mon suffrage;  
 C'est assez à l'auteur de l'avoir mérité<sup>1</sup>.  
 Je lui dois seulement rendre cette justice,  
 Qu'en nous découvrant l'art, il laisse l'artifice,  
 Le mystère, et tous ces chemins  
 Que suivent aujourd'hui la plupart des humains.

1 Nulle liqueur au quina n'est contraire :  
 L'onde insipide et la cervoise amère,  
 Tout s'en imbibe; il nous permet d'user  
 D'une boisson en tisane apprêtée.  
 Diverses gens l'ayant su déguiser,  
 Leur intérêt en a fait un Protée.  
 Même on pourroit ne le pas infuser,

<sup>1</sup> Le traité dont parle La Fontaine est celui qui est intitulé *De la guérison des fièvres par le quinquina*. L'auteur est François de Monginot. Il est le seul qui recommande le vin léger et le moût de vin dans la préparation du quinquina, et dont les doctrines soient dans tous les points conformes à celles que notre poète expose. L'ouvrage de François de Monginot était alors le plus populaire : il eut en peu d'années cinq éditions; savoir, une à Lyon en 1679, et quatre à Paris en 1680, 1681, 1683, 1688. (W.)



L'extrait suffit<sup>1</sup> : préférez l'autre voie,  
 C'est la plus sûre; et Bacchus vous envoie  
 De pleins vaisseaux d'un jus délicieux,  
 Autre antidote, autre bienfait des cieux<sup>2</sup>.  
 Le moût surtout<sup>3</sup>, lorsque le bon Silène,  
 Bouillant encor, le puise à tasse pleine,  
 Sait au remède ajouter quelque prix;  
 Soit qu'étant plein de chaleur et d'esprits  
 Il le sublime, et donne à sa nature  
 D'autres degrés qu'une simple teinture;  
 Soit que le vin par ce chaud véhément  
 S'imprègne alors beaucoup plus aisément,  
 Ou que bouillant il rejette avec force  
 Tout l'inutile et l'impur de l'écorce :  
 Ce jus enfin pour plus d'une raison  
 Partagera les honneurs d'Apollon.  
 Nés l'un pour l'autre ils joindront leur puissance;  
 Entre Bacchus et le sacré vallon  
 Toujours on vit une étroite alliance.  
 Mais, comme il faut au quina quelque choix,  
 Le vin en veut aussi bien que ce bois :  
 Le plus léger convient mieux au remède<sup>4</sup>;

<sup>1</sup> Dans les fièvres intermittentes on donnoit de l'extrait de quinquina, qu'on préparoit au moyen d'une teinture faite avec l'esprit-de-vin, et ensuite évaporée jusqu'à siccité. (W.)

<sup>2</sup> L'auteur des *admirables Qualités du kinkina*, pag. 119, dit aussi : « Après avoir remarqué toutes les différentes méthodes de préparer et donner le kinkina, tous les plus habiles médecins conviennent que l'infusion dans le vin est la meilleure. » (W.)

<sup>3</sup> Dans aucun des traités du temps que j'ai cités, on ne parle du moût de vin pour la préparation du quinquina. (W.)

<sup>4</sup> C'est tout le contraire dans les traités de ce temps que j'ai consultés : dans tous on recommande de préparer le quinquina avec du bon vin de Bourgogne.

Il porte au sang un baume précieux,  
 C'est le nectar que verse Ganymède  
 Dans les festins du monarque des dieux.  
 Ne nous engageons point dans un détail immense;  
 Les longs travaux pour moi ne sont plus de saison;  
 Il me suffit ici de joindre à la raison  
 Les succès de l'expérience.  
 Je ne m'arrête point à chercher dans ces vers  
 Qui des deux amena les arts dans l'univers;  
 Nos besoins proprement en font leur apanage :  
 Les arts sont les enfants de la nécessité;  
 Elle aiguise le soin, qui, par elle excité,  
 Met aussitôt tout en usage.  
 Et qui sait si dans maint ouvrage  
 L'instinct des animaux, précepteurs des humains,  
 N'a point d'abord guidé notre esprit et nos mains?  
 Rendons grace au hasard. Cent machines sur l'onde  
 Promenoient l'avarice en tous les coins du monde :  
 L'or entouré d'écueils avoit des poursuivants;  
 Nos mains l'alloient chercher au sein de sa patrie :  
 Le quina vint s'offrir à nous en même temps,  
 Plus digne mille fois de notre idolâtrie.  
 Cependant près d'un siècle<sup>1</sup> on l'a vu sans honneurs.  
 Depuis quelques étés qu'on brigue ses faveurs,  
 Quel bruit n'a-t-il point fait! de quoi fument nos temples  
 Que de l'encens promis au succès de ses dons?

et même du vin d'Espagne. Cette dernière méthode est celle que l'on suit encore aujourd'hui. (W.)

<sup>1</sup> Tout au plus près d'un demi-siècle, puisque les indigènes d'Amérique ne révélèrent aux Espagnols le secret de ce remède qu'en 1638 : il ne fut apporté en Europe par les jésuites qu'en 1649. (W.)



Sans me charger ici d'une foule d'exemples,  
 Je me veux seulement attacher aux grands noms.  
 Combien a-t-il sauvé de précieuses têtes !  
 Nous lui devons Condé, prince dont les travaux,  
 L'esprit, le profond sens, la valeur, les conquêtes,  
 Serviroient de matière à former cent héros.  
 Le quin fera long-temps durer ses destinées.  
 Son fils, digne héritier d'un nom si glorieux,  
 Eût aussi sans ce bois languie maintes journées.

J'ai pour garants deux demi-dieux :  
 Arbitres de nos jours, prolongez les années  
 De ce couple vaillant et né pour les hasards,  
 De ces chers nourrissons de Minerve et de Mars.

Puisse mon ouvrage leur plaire !  
 Je toucherai du front les bords du firmament  
 Et toi que le quina guérit si promptement,  
 Colbert, je ne dois point te taire ;  
 Je laisse tes travaux, ta prudence, et le choix  
 D'un prince que le ciel prendra pour exemplaire  
 Quand il voudra former de grands et sages rois.  
 D'autres que moi diront ton zèle et ta conduite,  
 Monument éternel aux ministres suivants ;  
 Le sujet est trop vaste, et ma muse est réduite  
 A dire les faveurs que tu fais aux savants.  
 Un jour j'entreprendrai cette digne matière ;  
 Car pour fournir encore une telle carrière  
 Il faut reprendre haleine : aussi bien aujourd'hui  
 Dans nos chants les plus courts on trouve un long ennui.

*Sublimi feriam sidera vertice.*  
 (HORAT. *Od.*, l. I, od. 1.)

J'ajouterai sans plus que le quina dispense  
 De ce régime exact dont on suivoit la loi :  
 Sa chaleur contre nous agit faute d'emploi ;  
 Non qu'il faille trop loin porter cette indulgence<sup>1</sup>.  
 Si le quina servoit à nourrir nos défauts,  
 Je tiendrois un tel bien pour le plus grand des maux.  
 Les muses m'ont appris que l'enfance du monde,  
 Simple, sans passion, en désirs inféconde,  
 Vivant de peu, sans luxe, évitoit les douleurs :  
 Nous n'avions pas en nous la source des malheurs.  
 Qui nous font aujourd'hui la guerre :  
 Le ciel n'exigeoit lors nuls tributs de la terre :  
 L'homme ignoroit les dieux, qu'il n'apprend qu'au besoin :  
 De nous les enseigner Pandore prit le soin :  
 Sa boîte se trouva de poisons trop remplie.  
 Pour dispenser les biens et les maux de la vie,  
 En deux tonneaux à part l'un et l'autre fut mis :  
 Ceux de nous que Jupin regarde comme amis  
 Puisent à leur naissance en ces tonnes fatales  
 Un mélange des deux, par portions égales :  
 Le reste des humains abonde dans les maux.  
 Au seuil de son palais Jupin mit ces tonneaux.  
 Ce ne fut ici-bas que plainte et que murmure ;  
 On accusa des maux l'excessive mesure.  
 Fatigué de nos cris le monarque des dieux  
 Vint lui-même éclaircir la chose en ces bas lieux.  
 La renommée en fit aussitôt le message.

<sup>1</sup> Le chevalier Talbot permettoit bien, quand il administroit son remède, une nourriture légère, et même du ponlet et des perdrix ; mais il défendoit le laitage, les fruits crus, les viandes salées et épicées, et les pâtisseries. (W.)



Pour lui représenter nos maux et nos langueurs,  
 On députa deux harangueurs,  
 De tout le genre humain le couple le moins sage,  
 Avec un discours ampoulé  
 xagérant nos maladies :  
 Jupiter en fut ébranlé :  
 Ils firent un portrait si hideux de nos vies,  
 Qu'il inclina d'abord à réformer le tout.  
 Momus alors présent reprit de bout en bout  
 De nos deux envoyés les harangues frivoles :  
 N'écoutez point, dit-il, ces diseurs de paroles ;  
 Qu'ils imputent leurs maux à leur dérèglement,  
 Et non point aux auteurs de leur tempérament ;  
 Cette race pourroit avec quelque sagesse  
 Se faire de nos biens à soi-même largesse.  
 Jupiter crut Momus ; il fronça les sourcils :  
 Tout l'Olympe en trembla sur ses pôles assis.  
 Il dit aux orateurs : Va, malheureuse engeance,  
 C'est toi seule qui rends ce partage inégal ;  
 En abusant du bien, tu fais qu'il devient mal,  
 Et ce mal est accru par ton impatience.  
 Jupiter eut raison, nous nous plaignons à tort :  
 La faute vient de nous aussi bien que du sort.  
 Les dieux nous ont jadis deux vertus députées,  
 La constance aux douleurs, et la sobriété :  
 C'étoit rectifier cette inégalité.  
 Comment les avons-nous traitées ?  
 Loin de loger en nos maisons  
 Ces deux filles du ciel, ces sages conseillères,  
 Nous fuyons leur commerce, elles n'habitent guères

Qu'en des lieux que nous méprisons.  
 L'homme se porte en tout avecque violence,  
 A l'exemple des animaux,  
 Aveugle jusqu'au point de mettre entre les maux  
 Les conseils de la tempérance.  
 Corrigez-vous, humains ; que le fruit de mes vers  
 Soit l'usage réglé des dons de la nature.  
 Que si l'excès vous jette en ces ferments divers,  
 Ne vous figurez pas que quelque humeur<sup>1</sup> impure  
 Se doive avec le sang épuiser dans nos corps.  
 Le quina s'offre à vous, usez de ses trésors.  
 Éternisez mon nom : qu'un jour on puisse dire :  
 Le chantre de ce bois sut choisir ses sujets ;  
 Phébus, ami des grands projets,  
 Lui prêta son savoir aussi bien que sa lyre.  
 P'accepte cet augure à mes vers glorieux :  
 Tout concourt à flatter là-dessus mon génie ;  
 Je les ai mis au jour sous Louis, et les dieux  
 N'oseroient s'opposer au vouloir d'Uranie.

<sup>1</sup> VAR. Flamme.

Cette variante ne se trouve que dans les éditions modernes. L'édition originale et celle de 1729 portent la leçon que nous avons adoptée.